

14-18

Une famille en première ligne sous les obus allemands



Marthe MAHIEU¹ évoque dans un texte savoureux, dont vous trouverez ici un extrait², les soirées de son enfance passées avec ses cousins à la fin des années 40. Pressé de questions, son père racontait alors « la guerre de quand il était petit », cette Guerre 14-18 qu'on s'apprête à commémorer cette année un peu partout dans le pays. Né en 1907 à Ypres, il avait sept ans quand sa famille, jetée sur les routes comme des milliers d'autres, s'était trouvée en première ligne sous les obus que les batteries allemandes tiraient sans relâche sur le front de l'Yser.

« Pendant que nous mordions dans nos quignons, un soldat français à vélo est arrivé en sens inverse, on les reconnaissait à leur pantalon garance (...). Il criait tout en pédalant, mais on ne comprenait pas ce qu'il disait. Les gens devant nous s'agitaient, il se passait quelque chose. Soudain, on a entendu un bruit de moteur : c'était un avion, un biplan, volant en rase-mottes. Il venait droit sur nous. Français ? Anglais ? Allemand ? Je ne savais pas reconnaître les avions, il y en avait très peu à l'époque. Le cycliste arrivait à notre hauteur, j'entendis alors ce qu'il hurlait : « Planquez-vous dans les fossés, ne restez pas groupés, c'est un Rumpler ! » Tout le monde s'est aplati sur les bas-côtés en pente de la route, lâchant sacs et valises. Quand l'avion ennemi est passé au-dessus de nous, dans un vacarme épouvantable, Paul, qui mourait de peur couché sur le ventre, avait enfoui sa figure dans ses mains. Moi, j'ai levé la tête et j'ai vu le mitrailleur avec ses grosses lunettes et son casque de cuir, qui braquait son pistolet en se penchant au-dessus de la portière du biplan. Mais il n'a pas tiré. C'est alors qu'en remontant sur la route, nous avons vu le landau que Marie-Thérèse dans sa précipitation avait abandonné au milieu des valises... Le petit André ne s'était même pas réveillé. (...)

Peu avant la frontière française, les réfugiés ont commencé à se serrer sur la droite. On voyait quelque chose arriver en face, quelque chose qui flottait au-dessus des têtes, dans un bruit de sabots. Nous n'avions jamais rien vu de pareil à Ypres : une troupe immense de cavaliers au teint sombre, barbus, avec des barbes noires retroussées des deux côtés – Papa complétait sa description d'un geste des deux mains et roulait des yeux, nous ouvriions tout grand les nôtres, comme si les lanciers du Bengale entraient dans la salle à manger –, un gros turban blanc sur la tête, et à la main une lance très longue, calée sur leur étrier, en haut de laquelle ondoyait un oriflamme rouge et or. Tout le monde s'est arrêté pour les regarder passer. C'était un régiment de Sikhs, ils arrivaient de l'Inde pour renforcer les troupes anglaises qui défendaient le front de l'Yser. Ils étaient réputés pour leur bravoure au combat. » ■

1. Ancienne directrice d'école et ancien membre du comité de rédaction d'entrées livres
2. Vous en trouverez la version complète sur notre site www.entrees-libres.be > extras